

XYZ. La revue de la nouvelle

Jacques X, roi d'Amérique

Gilles Ascaride



Number 30, Summer 1992

Les Montréal d'XYZ

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3723ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ascaride, G. (1992). Jacques X, roi d'Amérique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (30), 71–79.

JACQUES X, ROI D'AMÉRIQUE

GILLES ASCARIDE

Les temps sont venus de rompre le silence. Oui, décidément je le crois. Oh, pas en parlant, ça non. Il y a bien trop longtemps que je ne parle plus, sauf à toi, Toby. Mais même si ma main tremble je sais encore écrire. Je puis encore écrire et écrire longtemps. Et puis, il y a tant d'années que je me répète cette histoire. Décidément, oui, je la raconterai. Écoute-moi, Toby, écoute-moi. Je vais la raconter, car je suis le seul qui puisse la sauver de l'anéantissement. Je suis la voix de la vérité. Je serai aussi sa plume. Sûrement que personne ne s'attend à ce que Jack-la-Morue fasse retentir ainsi les trompettes de la vérité. Bande de salopards, me voici. Moi et l'histoire des Cod. L'histoire d'Amérique. Je la raconterai sans rien omettre de tout ce que je sais et des quelques preuves que je garde dans ce cartable de cuir. Des quelques preuves au secret depuis plus de deux cents ans. Écoute-moi, Toby, écoute-moi. Je commencerai tout simplement par le début. Je raconterai l'histoire de mon ancêtre Jacques Cod. Anglais. Natif de Portsmouth, fils d'armateur, fou de voyages et d'exploration. Connaissant par cœur les périples des Cabot et de Jacques Cartier. Bientôt compagnon de sir Francis Drake. Je dirai comment à l'âge d'à peine dix-neuf ans, il était aux côtés de Drake détruisant la flotte espagnole dans le port de Cadix en 1587 et comment il fut pour cela fait chevalier par Elizabeth I^{re}. Mais Cod n'est pas un courtisan, c'est un aventurier et un homme généreux. Je broserai son portrait avec tous les détails que je connais. Je dirai comment à Portsmouth il était l'âme déjà d'une véritable famille d'amis et de proches rêvant d'un monde nouveau, de nouveau monde, d'Amérique. Je dirai comment, lassés de la pesanteur du règne élisabéthain, non par papisme ni calvinisme, mais simplement parce qu'ils étaient des esprits libres,

Jacques Cod et ses amis quittèrent l'Angleterre sans espoir de retour pour aborder en Amérique au cap Cod. Ah, salopards! Ah, mystificateurs! Vous dites que le cap Cod s'appelle ainsi parce que l'on y pêche la morue? Soyez foudroyés! Soyez maudits! menteurs du diable! Le cap s'appelle et s'est appelé cap Cod à cause de Jacques Cod, mon ancêtre, qui y débarquant le baptisa ainsi. Attendez que j'écrive tout, pour vous confondre, faiseurs d'histoire! Écoute-moi, Toby, écoute-moi. En 1602, Cod s'installera au cap Cod et établira une colonie anglaise, la seconde après celle de Virginie fondée en 1584 et qui lui avait montré la voie. C'est à cette date décisive de 1602 que je commencerai mon récit de l'histoire du Royaume d'Amérique. On saura qu'alors que la colonie prospérait et traitait honorablement avec les tribus Poosepatuck, Matinecock, Setauket (à propos, vous pouvez toujours les chercher, les Poosepatucks, les Matinecocks, les Setaukets, disparus, anéantis!), montait sur le trône d'Angleterre Jacques I^{er} Stuart, connu pour son aspect ridicule, son autoritarisme cauteleux, son favoritisme et ses persécutions. Alors, bateaux après bateaux, arrivèrent dans la colonie Cod des fuyards anglais, écossais, irlandais, catholiques, calvinistes, puritains et autres. Dans la colonie Cod, ils étaient des frères. Oh, oui! Vous allez grincer! Vous allez savoir comment en Amérique ces hommes et femmes étaient frères et sœurs dans la colonie Cod. Ensuite, je raconterai comment cet imbécile de Jacques I^{er} Stuart expédia pour mater la colonie une frégate de trois cents tonneaux, porteuse de soldats et d'un prétendu «gouverneur», un baronnet bien dans la manche de cette ordure de George Buckingham favori du roi. Le baronnet emplumé fut reçu de belle manière. La colonie, sous la direction de son chef légitime Jacques Cod, mon ancêtre, proclama «L'Insurrection nécessaire et juste», jeta le baronnet à la mer et défit ses soldats. Et alors se situe là, dans ce mois d'août 1609, un acte d'une portée historique inégalée. La colonie se proclame «Libre Royaume d'Amérique» et Jacques Cod est élu roi.

Jacques I^{er}, roi d'Amérique. On retourna son bâtiment et les soldats survivants à Jacques I^{er} Stuart, porteurs de «L'Adresse au roi félon», rédigée de la main de Jacques Cod lui-même. Dans ce

texte, disparu bien sûr, je sais que mon ancêtre disait au Stuart qu'il ne le reconnaissait plus pour suzerain et ajoutait: « Moi aussi, je m'appelle Jacques. » Cherchez, historiens, ce texte sublime doit être enfoui quelque part dans les archives secrètes du Royaume-Uni ! Si vous persistez à nier, eh bien, je vous raconterai les seize ans de règne du roi Jacques I^{er}. Et au passage, je vous démontrerai que c'est lui et bien lui qui accueillit les pèlerins du Mayflower, les pseudo pères-fondateurs des pseudo États-Unis d'Amérique ! Je vous parlerai ensuite du grand roi Jacques II, le plus long règne de l'histoire du Royaume d'Amérique, trente et un ans ! Je vous dirai en détails comment le fils de Jacques I^{er} consacra sa vie aux guerres indiennes. Car l'avenir du royaume faillit basculer dans ces années difficiles. Sachez que sous l'autorité du grand chef Massassoït, les Wampanoags, les Narragansets et les Shinnecoks avaient formé la Confédération des Trois Nations. Un véritable État indien était en gestation. D'ailleurs, certains appelaient déjà Massassoït « King Massassoït ». Or, il n'y avait pas place pour deux États. Je vous dirai donc que les armées de Jacques II défirent les Indiens coalisés à la bataille de Wahanah-Wa'chipi, triste entre toutes dans cette guerre presque fratricide, car y périrent Massassoït et Charles, le fils aîné de Jacques II. Mais ce dernier, dans sa douleur et sa sagesse, offrit la paix aux Indiens, en fit de libres sujets du Royaume d'Amérique au même titre que les colons et pour sceller cette alliance maria Jacques, son second fils, à la princesse Nowadonah, fille de Massassoït. Oh, splendeur du Royaume d'Amérique ! Écoute-moi, Toby, écoute-moi. Cet acte extrêmement politique donna lieu à une passion d'amour flamboyante entre le prince et l'Indienne. Une passion à côté de laquelle les amours de John Smith et Pocahontas sont de la bibine ! Cette passion, fondatrice à son tour du Royaume d'Amérique, donna naissance à toute une littérature poétique américaine dont on chercherait désespérément aujourd'hui le moindre sonnet. Les brûleurs de livres sont passés par là ! Mais cela ne m'empêchera pas d'écrire que Jacques III connaîtra, hélas ! le règne le plus court de la dynastie des Cod. Deux ans. Son fils, qu'il avait eu l'intelligence de pré-nommer Massassoït, devient en 1658 le roi Massassoït I^{er} et son

règne de douze ans confirme définitivement l'alliance entre Blancs et Indiens. Le royaume s'étend. Il s'étendra d'autant plus sous le règne de Massassoït II dit « Le Grand ». Ah, comme je m'attarderai à décrire tout ce que je sais de ses dix-neuf ans de règne splendide ! Quel plaisir je vais prendre à expliquer que c'est Massassoït II Le Grand qui décida de fonder la nouvelle capitale du royaume, Port-Cod, que la conspiration actuelle prétend nommer Boston ! « Boston » ! Pourquoi pas Tango ou Mazurka ? Massassoït II Le Grand fait tracer les avenues, surgir de terre les édifices. C'est lui qui est l'initiateur de l'architecture wigwam, ces bâtiments en dur qui s'inspirent de la forme de la tente indienne. Et l'on me parle des gratte-ciel « inventés » par les Yankees ? Architecture wigwam, vous dis-je, et je le démontrerai. Massassoït II Le Grand abolit l'esclavage des Noirs. Il faut le reconnaître, à l'instar de toute l'Amérique, la traite existait aussi dans le royaume. Mais avant tous elle y fut abolie. Massassoït II Le Grand ira plus loin. Veuf de sa première épouse, une Hollandaise dont il avait eu un fils, Jacques, il épousera une esclave noire nommée Katou Keïta, descendant en droite ligne des empereurs du Mali. Katou Keïta lui donnera deux fils, Soundiata (nommé ainsi en souvenir du grand empereur africain) et Sakoura. Mais, puisque je raconterai tout, je serai bien obligé de raconter même le désagréable. Écoute-moi, Toby, écoute-moi. Je serai obligé de dire qu'à la mort de Massassoït II Le Grand monta sur le trône Jacques IV dit « La Femme ». La honte de la dynastie. Inverti, travesti, pédophile, orgiaque. Les quatre années de règne de Jacques IV La Femme sont les années noires du royaume. Ces années noires allaient se prolonger, hélas ! au propre et au figuré. Je me ferai violence, mais j'écrai comment le demi-frère de Jacques IV La Femme le fit assassiner pour mettre fin à ses infamies et aussi pour devenir Soundiata I^{er}. Le premier roi noir du Royaume d'Amérique fut malheureusement un persécuteur. Il fit également assassiner son frère Sakoura qu'il craignait, tourmenta les Indiens, poursuivit tous les cultes, y compris celui de ses frères musulmans. Profondément animiste, il se livrait à la magie noire. Ah, pénibles années que ses huit ans de règne. Mais Soundiata I^{er} était aussi un roi. Il sut restaurer

l'autorité et mourut sans doute empoisonné. De son fils Soundiata II, je ne sais que peu de choses. Il fit cesser les persécutions, épousa une Noire musulmane et régna vingt et un ans. Par contre, j'écirai sans doute des dizaines de pages sur Soundiata III dit «Le Sage». Son règne est l'apogée du Libre Royaume d'Amérique. Soundiata III Le Sage est un législateur. C'est lui qui invente la laïcité. Oui, plus de cent cinquante ans avant la république des professeurs français! Et il fait des femmes les égales des hommes en droit! Soundiata III Le Sage fait du Royaume d'Amérique un état où cohabitent harmonieusement les sexes, les cultes et les races. L'harmonie! Écoute-moi, Toby, écoute-moi. L'harmonie! Cela était-il tolérable pour la vanité du monde? Comme son arrière grand-père Massasoït II Le Grand, Soundiata III Le Sage eut deux épouses. La première, une Indienne, Onondaga (toujours la réconciliation), lui donna un fils, Massassoït. Hélas! cet enfant n'avait pas toute sa raison. La reine en mourut de chagrin. Le roi Soundiata III pour calmer son affliction fonde une nouvelle ville, Tombouctou-Amérique, et y crée l'Université Jacques I^{er}. Corbeaux! Vous prétendrez que ce lieu se nomme Cambridge et qu'on y trouve l'université de Harvard? Eh bien! corbeaux, c'est là l'empreinte du grand roi noir! Je sais que bien plus tard, en 1722, Soundiata III scella une nouvelle alliance. Je narrerai longuement là aussi l'intelligence politique de l'acte. Depuis quelques années, s'installaient à la limite du royaume des Juifs fuyant toute l'Europe. Ils avaient fondé leur ville, Jérusalem-Nouvelle. Sur la carte, les menteurs officiels vous diront aujourd'hui que ce lieu s'appelle Providence, mais bientôt, grâce à moi, vous ne les croirez plus. Plus du tout. Menacée par les colonies anglaises qui ne cessaient de se développer sur la côte américaine, Jérusalem-Nouvelle sollicita avec succès la protection de Soundiata III Le Sage. La colonie juive entra dans le royaume de son plein gré et le roi veuf épousa la fille de son guide, le rabbin Samuel Jacobi. Elle lui donna trois fils, Samuel, Salomon et Jacques-Job. À ce moment, le Libre Royaume d'Amérique a atteint ses dimensions maximales. Il couvre ce que l'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Angleterre. Mais jamais, jamais il n'y eut de Nouvelle-Angleterre! Et puis quoi! Un vieux nom qui veut

masquer la vraie nouveauté qu'était le Libre Royaume d'Amérique. L'invention à l'état pur ! L'utopie réalisée ! J'écirai. Je démontrerai. Je confondrai la conspiration. On révisera les manuels. On reconnaîtra que Massassoît III fut roi d'Amérique sous le nom de Massasoît III « L'Enfant ». Il était innocent et incapable de gouverner. Son demi-frère Samuel dut devenir régent. Mais jamais, pendant les quatre années de règne de Massassoît III L'Enfant, il ne leva la main sur son frère ni n'entreprit de le destituer. Il disait : « Mon frère est mon frère, mon frère est le roi, tant que je vivrai, il sera le roi, tant qu'il vivra, il sera Massassoît III, roi d'Amérique. » Lorsque l'idiot s'éteignit, son demi-frère le régent devint enfin Samuel I^{er} et fut baptisé immédiatement et spontanément « Le Bon » par l'ensemble du peuple américain. Samuel I^{er} Le Bon régna dix ans, peaufina l'ouvrage de ses prédécesseurs, fut à l'origine des premières véritables industries du royaume américain. Lorsque j'écirai tout cela, je dirai le détail de cette première révolution économique alors que les *Yankees* plus au sud avaient encore de la bouse entre leur doigts de pieds ! Par malheur, je devrai dire aussi que sous les deux prochains et derniers rois s'amorcera le déclin du royaume. Ce ne sera ni un déclin moral, ni de l'abondance, ni de l'harmonie. Le déclin sera politique. Samuel II, dont le règne durera pourtant dix-huit ans, ne saura pas voir la transformation du monde américain tout autour du royaume. Il accueillera les fuyards québécois et acadiens et épousera une Franco-Canadienne, mais il ne saisira rien de la montée en puissance des colonies anglaises et de leur volonté de se constituer en État souverain. Écoute-moi, Toby, écoute-moi. Alors, les larmes aux yeux, je raconterai les dernières seize années du royaume après l'avènement de Jacques V, dernier roi régnant du Libre Royaume d'Amérique. Je dirai son doux aveuglement lors de la déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776. Il ne se mêlera pas de la prétendue « Révolution américaine », lui pour qui tout cela avait été fait depuis 1609 avec Jacques I^{er} ! Il ne mesurera pas l'émergence de la puissance militaire des rebelles « américains », lui dont le royaume est pacifique depuis les victoires de Jacques II. Et puis, ce George Washington a l'air bien élevé, on le recevra à Port-Cod s'il le demande. Mais voilà,

Washington le grand démocrate ne demandera rien. Il prendra. Que Lucifer lui scie la chaise! Lui qui se vantera après l'indépendance d'avoir refusé la couronne, ira la faire rouler de la tête d'un autre. Oh, sang et tripes! L'encre du traité de Versailles reconnaissant la nouvelle nation n'était pas sèche que Washington le démocrate, l'homme juste, le fils de la liberté, lançait ses troupes aguerries par presque dix ans de combat contre l'harmonieux Royaume d'Amérique. L'abondance fait des envieux. L'hégémonie ne se partage pas. Écoute-moi, Toby, écoute-moi. Il me faudra alors tout dire, tout écrire. Les villes rasées, les campagnes dévastées, les usines incendiées. La famille royale atrocement massacrée. Ah, ils me font rire avec leur carnage de la maison Ipatiev à Iekaterinbourg! Au moins les bolcheviks eurent-ils l'humanité de fusiller. Moi, je dirai les tueries à l'arme blanche, les pendaisons, le roi Jacques V défenestré, la reine décapitée à la hache. Seul Samuel, le prince héritier, qui jamais ne put être Samuel III, parvint à échapper miraculeusement et à gagner Terre-Neuve où il vécut sous le nom d'emprunt de Kingson. Je dirai les exploits yankees dans cette campagne de 1784. Les Indiens massacrés, prélude à d'autres tueries, les Noirs remis dans les chaînes, ramenés à l'état d'esclaves après plus d'un siècle d'abolition, les Juifs dispersés et tous les autres déportés aux quatre coins des prétendus États-Unis. Du Libre Royaume d'Amérique les Yankees firent le Maine, le New-Hampshire, le Vermont, le Massachusetts, le Connecticut et Rhode Island. Découpage immonde! Affabulation totale! Sur les cendres de Port-Cod, on inventa Boston! Sur les décombres de Tombouctou-Amérique, Cambridge! Sur les scories de Jérusalem-Nouvelle, Providence! Oh, infamie! Écoute-moi, Toby, écoute-moi. Je raconterai le massacre et la destruction. La destruction totale de tout ce qui pouvait prouver et rappeler que sur ces terres bénies exista pendant cent soixante-seize années le Libre Royaume d'Amérique. Bâtiments, monuments, archives, écrits, consciences, tout fut détruit. On ne laissa pas une pierre des églises, des temples, des mosquées et des synagogues. On parvint à faire croire que là n'avaient jamais existé que d'obscur colonies anglaises qui avaient rejoint la confédération. Et le monde le crut! Pour les puissants, ce

royaume était un si mauvais exemple ! Pour les autres, l'Amérique, c'était si loin ! Et l'Europe allait avoir bien d'autres chats à fouetter. Mais je possède les preuves qu'a pu emporter le prince Samuel, l'unique survivant, mon ancêtre. Quelques textes, quelques lettres, quelques gravures, quelques monnaies qui attestent qu'il y eut une dynastie des Cod et ses treize rois et qu'existèrent bel et bien Jacques I^{er}, roi d'Amérique, Massassoït II Le Grand, Soundiata III Le Sage ou Samuel I^{er} Le Bon. Que nous fûmes, nous les Cod, la seule véritable et grande dynastie d'Amérique, bien avant tous les fantoches qui allaient essayer de nous imiter, les Henri et les Faustin haïtiens, les Augustin et les Maximilien mexicains et les Pedro brésiliens et même l'imbécile Patagon ! Tous ces pantins éphémères dont injustement l'histoire se souvient, alors que nous, les pseudo Kingson, avons vécu dans l'oubli et la peur pendant plus d'un siècle à Terre-Neuve. Pêchant la morue, cachant notre histoire, cachant notre nom de Cod et cependant nous succédant de Samuel en Jacques et de Jacques en Samuel jusqu'à nos jours. Le souvenir de la tuerie était tel que nous perdîmes l'espoir à défaut de la mémoire. Écoute-moi, Toby, écoute-moi. Pour finir, je dirai comment mon père, le roi caché Samuel VII, allait rompre ce repli en décidant de revenir chez lui. Il entra aux « États-Unis » comme immigrant et se fixa évidemment à « Boston ». Je suis ainsi le premier Cod à être né sur le sol du royaume depuis 1784. Décidé à rétablir la vérité et le nom des Cod, mon père était persuadé qu'il lui fallait dans ce pays (son pays ?) faire fortune. Il faisait fortune, songeait déjà au moyen de faire éclater la vérité et j'avais trois ans, lorsque survint la grande crise de 1929. Il fut ruiné. Mon père, le roi Samuel VII, renonça momentanément à son projet. Qui aurait cru un pauvre bougre, un failli ? Il ne refit jamais fortune. Oh, honte des Yankees ! Mon père, engagé volontaire, mourut le 6 juin 1944 à Omaha Beach. Il avait tenu à être présent aux côtés de ses frères américains et contre la bête immonde. Ce fut le dernier roi-soldat de la dynastie. Ses compagnons ne surent jamais que venait de mourir sur le sable normand, à leur côté, Samuel VII, roi d'Amérique. Leur roi. Je restais seul, moi son fils unique. Le dernier des Cod. Je restais seul et j'avais dix-huit ans. Je restais seul. Et je le

suis toujours. Je n'ai rien fait de ma vie. Je n'ai pas de femme. Pas d'enfant. Et je suis vieux. Et je bois beaucoup trop. J'ai cru bon de mépriser Jacques IV La Femme, mais suis-je meilleur, moi qui n'ai rien su faire ? Je vis dans un sous-sol, un taudis de Belgrave-Square à « Boston ». Au moins le roi sera-t-il resté dans sa capitale.

Les gens du quartier m'appellent Jack-la-Morue, non pas parce qu'ils savent que mon vrai nom est Cod, mais parce qu'ils disent que je sens mauvais. D'ailleurs, que pourraient-ils savoir, ces nègres, ces drogués, ces misérables, ces Juifs perdus, ces sang-mêlé ? Mon peuple. Mon résidu de peuple. Et combien pourtant, je me sens proche d'eux, moi qui porte dans mes veines du sang anglais, indien, hollandais, noir, juif, français... Certains, plus gentils, m'appellent Vieux-Jacques. Il n'y a que toi, Toby, l'idiot du quartier, qui m'appelles Jacques, tout court. Le seul mot que tu saches prononcer. Alors, du fond de mon abîme, puisque je n'ai rien su faire, puisque la dynastie des Cod s'éteindra avec moi après plus de trois cents ans d'existence et cent soixante-seize ans de règne, il ne me reste plus qu'à dire, qu'à écrire, qu'à rédiger à mon tour mon Adresse, qu'à faire retentir de nouveau la voix de Jacques I^{er}, roi d'Amérique. Je m'y mets dès demain si j'ai encore du whisky. Et je ferai changer quelque chose. Dès demain, j'entreprendrai de faire éclater la vérité. De fournir les preuves sauvées par Samuel III et que je conserve dans ce vieux cartable. Oui, soyez attentifs, bientôt l'équilibre du monde va chanceler par mon action. Je ferai triompher l'harmonie et je ferai justice, moi, Jacques X, roi d'Amérique.

XYZ